

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 46

Artikel: Lo conto d'au Craizu : [coq-à-l'âne en patois de Pully] : [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sa tournée achevée, en blouse blanche, son chapeau de paille sur la nuque, son sac vide au côté, regagnait son domicile. La voix publique l'avait surnommé Tomate, allusion délicate, mais transparente, à l'insolente coloration de son nez. Mais le facteur jouissait de ce teint en tout bien, tout honneur ; on était rougeaud, dans la famille, de père en fils, rougeaud et farceur, et bruyant, et complaisant, avec, toujours, sur la langue, le mot drôle qui déride et donne du plaisir à vivre...

... Tomate s'avancait d'un pas guilleret, sa canne à la main, tout en sifflant entre ses dents : *Sempach, champ semé de gloire*. A la vue des dormeurs allongés derrière la haie, il s'arrêta net et médita quelques instants. Il commença par faire frétiller sa canne dans les buissons de la haie pour imiter l'inquiétant glissement d'une vipère sur les feuilles mortes. Mais ce bruit demeura incompris et les ronfleurs, impassibles, poursuivirent l'exécution de leur symphonie.

— Nom d'un chien ! murmura le facteur... On jurerait des crapauds autour d'une gouille !

Et, après une nouvelle tentative et un nouvel insuccès :

— Ils se croient au sermon, ces gaillards !... On ne peut plus les réveiller. Dommage que je n'aie pas une bouteille sous la main. Au *tac* du bouchon, ils seraient vite sés leurs piautes !

... Le facétieux facteur recueillit quelques petits cailloux. D'une main libérale, sans parti pris, il les dissémina sur le groupe. Noverraz, et par deux fois, reçut un projectile sur le fond de son chapeau. Le Dzozet fut torpillé et Potterat lui-même qui, maintenant couché sur le ventre, menaçait le ciel, fut successivement atteint à la poupe et à la ligne de flottaison... Alors, satisfait, le facteur se dissimula derrière la haie pour savourer le réveil imminent.

Noverraz, le premier, se dressa sur son séant et contempla la nature de l'air d'un matelot abandonné sur une île déserte. Puis, pour s'éclaircir les idées, d'une voix pâteuse, il marmotta une phrase indistincte et, des deux poings, se frotta les yeux avec une sombre véhémence. Le dragon et le Dzozet, bouche ouverte, projetaient devant leurs pieds, à vingt pas, un regard vitreux, dépourvu d'une notion claire de la réalité. Puis, tous deux, d'un air faible, ils baillèrent et se grattèrent la poitrine, longuement. Potterat, lui, tardait infiniment à recouvrer ses esprits : ce sommeil, à la grosse chaleur de midi, l'avait littéralement anéanti et il se sentait la tête lourde, les mains en feu, la bouche sèche, la nuque raide, les reins endoloris, tout cela distinct et pourtant fondu dans une impression générale de malaise intense. Le commissaire ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé une sensation aussi intolérable. Après avoir longuement fixé, très loin, un arbre qu'il ne semblait du reste pas voir, il dit enfin :

— Charrette !... on vient rien abruti à dormir sù ce pré !...

— Et pi que le soleil a tourné ! poursuivit Noverraz. Il claire d'oblique, maintenant... J'ai la tête toute fricassée...

— Et pi moi !... soupira Potterat.

Puis, pour donner le change sur les motifs de ses gémissements :

— Moi, j'ai été rongé par les fourmis en première !...

— Ma foi !... riposta le dragon. Savez-vous pas les attraper par les pattes de derrière et les assommer contre un mur !...

— Oh ! En fait d'assommée, poursuivit Potterat, je ne sais pas s'il a passé un bon oiseau par là-haut, mais j'ai reçu un rude pétard dans le dos !

— Et moi, donc !... dit Noverraz. Mais qui est ce qui rigole par là ?... Charrette !... regardez-voir là-dérrière... Pardi ! c'est cette rr...

rosse de Tomate... Allez ! sors seulement, on t'a assez vu !... Veille-le voir : avé ton nez, tu vas mettre le feu à la haie !...

La face du facteur émergea alors des taillis, fendue, dans toute sa largeur, par un rire muet :

— Pardi !... sans moi vous étiez emmodé là, jusqu'à dix heures ce soir !...

— Dis donc, sacré Tomate ! c'est que nous, on a travaillé ; nous, on a commencé à trois heures ce matin ;... ce n'est pas comme toi qui te fais payer par la Contédération pour te royauter sù les routes, toute la sainte journée, à espionner le monde !...

— Causez seulement, va !... Vous vous y mettriez les trois fois que vous ne feriez pas mon ouvrage...

Mais Noverraz marcha droit à la plaisanterie traditionnelle :

— Dis-voir, Tomate C'est-il à Lausanne que tu t'es acheté ton nez ?... Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu te tiens le plus beau dahlia de la commune. Il a bien dû te coûter dans les dix-douze mille francs !...

— Pardi !... Même davantage... Seulement, pour les y mettre, fallait les avoir, et j'aime encore mieux placer mon argent là-dessus que sur le Panama... On a au moins toujours sa fortune à portée de la main...

— Et pi ça te fait des économies : quand tu te promènes à bicyclette, la nuit, tu n'as seulement pas besoin de falot... Et puis pour allumer ta pipe...

— Bien sûr !... sans compter tous les autres services qu'il me rend !... Oui ! mais je m'en salue... C'est pas le tout que de babiller... Au revoir !...

— Oui, on va se remmoder aussi !... Salut !... au plaisir !...

Et, le dos un peu voûté, à pas lents, les hommes retournèrent au travail pendant que le facteur, d'un pied agile, sifflant toujours la *Marche de Sempach*, longeait la haie et franchissait le pont sur le ruisseau.

BENJAMIN VALLOTTON.

Lo conto d'au Craizu.

Vo sarai don onco, et sta est la plie forta, On dzor que la Zabet iré sur noutra porta, L'étaï l'hiver passà que fasai stu grand frai, Yô on ne savai plie yô sé catzi lé dai, Stu cor s'approuzta, et poui sen deré porqué, Apré quoqué résons, adon que l'ai marmotté, Et avai fé lé tor que font lé Tzarlatans, Volliai fourra sé dai deden son catzemañ.... Dité lo don, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que gen sait onn-acchon, Pachence !!

Vaitzé on ôtro tor que l'ai fé l'an passà, Au qué n'é jamé pû dé san frai repensà ; — Lé fellie et lé valets s'étaï bouté en tэта, De s'allà promenà on certin dzor dé feta : Coumen l'étaï setiet au coutzet d'on recors Stu grivois l'embrassé per lo maitin d'au cors. Noutra fellie qu'étaï dé couta ly setaïe, Est, den lo mémo ten, to d'on cou renversaye Et poui, bredin, bredà,.... vo font lo batacu. Tantou l'on est dézo, tantou l'otro est déssu. Se bin que le montra, coumen vo paudé craire, Dzerrotiré, dzéna,.... to gen qu'on voliai verré ! Apré avai risqué dé sé fère assomà, Le sé relaive-enfin avoué dou pi dé nà. Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que gen sait onn-acchon, Pachence !!

Accutà vai, Messieux, en vaitzé onna terriblia : Le diablo n'en pau pâ fère onna plie zorriblia. Vo prend de la verraire, et la pilé au mortai, Que lo diablo l'ai pousse dincé pila lé dé !! Et poui, l'apporté gen den lo liy dé ma fellie, Yô vo la dépouaira dū la tэта à la grellie, Quand l'ai penso, Messieux ! là, se vos avia vū L'étaï yô sé trova adon son pouro tiu !!!!! Vos arai fé pedi, lo pouro miserablio ! L'énocen ne dai pâ pâti por lo coupablo.

L'é portant dza garri, mà de gen lo men Que nos en a cotà d'on bio pot d'égazen. Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que gen sait onn-acchon, Pachence !!

Lo conto d'au craizu per yô yé-quemenci Ne vos a pas étà onco fé à demi. Mé vo lo fini. — Messieux, vo paudé craire Qu'onna né que déflo qu'on tza ussé pu vairé, Stu grivois venie avoué de sés amis, Enveron la miné que n'étià ti drumis Hormi noutra Zabet que sé pudzive-oncra. L'ai crié, veni vai, vers mé on pou tot-ora, Vos en prio, Zabet ! yé oquidé de present A vo coumenica ; maude sai que vo ment !

Noutra fellie qu'à zu dé sa premire enfance Por ti lé grands valets qu'étaï dé complissance ! Car, tzin dé bouna race (à gen que tzacon dit) Tzace soven solet sen qu'on l'ossé dressi. Sen sé féré pressà, le revité son cheurtzo Et déchént vers stu cor qu'étaï à noutron poertzo. To lo drai soubgouny que l'iaiai de l'ugnon ! Ne mé trompâvo pas, car stu fin compagnon, Apré l'ai avai fé quoqué fossé caressé, L'ai de que l'étaï ten dé féré dé promessé. Que le dévai alla tzi son cousin Debret, Yô troverai d'ai pliommé et l'écretéro pret : Que n'arrai qu'à signi et que le dévai craire Que quand gen serrai fé l'ai bailleraï bin d'airé. Tot en l'ai dezen gen l'empougné per lo bré, Fassen ti sé zeffor por la fa fèr-alla lé. Medai, quand le ve gen, le sé su bin défendré En lo graffougnien fer, l'ai dezen pi qué pendré. Le cria, paire ! paire ! apportà lo craizu ! Et dé voutr-autra man ne veni pas vouaisu. Sauto fro dé mon liy sen boutà mé culotté, Prennio on bon bâton, ne dio pas que gen cotté. Empougnio mon craizu, frenno avô lés égrà !!! Savèben qué stu cor ne m'en savai pas grà. — Quand ye fû su lo poent d'entrà deden l'allaye, Mon grivois que chentai quoqué malapanaye, En arrovent qué fit, dévant que l'usso vū D'on coup dé son tzapé mé détién mon craizu, Se bin que mé vailé sen verré onna gotta Et poui, ma lampa bâ que sé toumavé tota ! Dité lo don, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que gen sait onn-acchon, Pachence !!

N'é pas lo tot ; — quand vi ma lampa renversaye Ye crû que ma Zabet étai déshonoraye !! Mé bouti à crià, féna, dépatze té Et pren l'otro craizu, sauta frou en pentet !! Le mé crai. — Den dou sauts ma féna sé présenté. Stu compagnon qu'étaï catzi derraï dé brené S'avancé to d'on coup, et s'en la respettà. Paf, — d'on coup de tzapé vaitie lo craizu bâ ! Se ben que no vailé oncra sen lumière, Sen savai yô allà, érégnien lés étriviéré ! — A la fin, lo galand, apré tot cé fracà Sé recueillit tzi ly, et s'en va sonica. Content coumen on Rai d'avai vū noutra pouaire Et de nos avai fé à ty veni la fouaire.

L'ai yé onco gâgny on rhommo violen Que m'a bin tormentà et que mé prend sovent. Hom. Hom. — Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que c'en sit onn-acchon, Pachence !!!!! —

FIN

Gouvernement à tant l'heure.

Un original s'est amusé, paraît-il, à calculer, pour les différents pays du monde, ce que peut coûter une heure de gouvernement. Les chiffres relatifs à la France nous tombent sous les yeux ; il est intéressant de constater leur croissance rapide et désespérante pour les contribuables.

Sous Napoléon I^{er}, une heure de gouvernement coûtait 115,000 fr. ; sous Louis-Philippe, 150,000 ; sous la deuxième république, 103,000 ; sous Napoléon III, 249,000 ; de 1870 à 1880, 307,000, en raison des charges militaires de la guerre ; mais de 1882 à 1890, 403,000 !... Cette statistique démontre surabondamment qu'il ne faudrait jamais payer un gouvernement à